



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N° 26.

Robe de barège cachemire brochée en soie, garnie de coques, Turban exécuté par M^r Bouchereau, Rue Vivienne N° 12, Collier, Ceinture, et bracelet, en imitation d'Or et de Pierrierie de M^r Bourguignon, Rue de la Paix N° 1.

(11^e. ANNÉE.)

N^o. XXXII.—TOME IV. 249

10 JUIN 1823.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. . . . 9 fr.

pour six mois . . . . 18

pour l'année. . . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

DUBOIS! Lapierre!... courez donc vite à l'appartement  
de votre maîtresse! N'entendez-vous pas que depuis un quart-  
d'heure elle sonne à coups redoublés?... Eh quoi! ces ma-  
rands ne me répondent seulement pas! Oh la maudite espèce  
que celle des laquais paresseux, ivrognes et d'une insolence!..  
Mais la sonnette s'agite avec plus de violence encore!...  
Sûrement ma pauvre nièce se trouve mal, et personne ne  
vole à son secours : je vais y courir moi-même... Muui



d'un flacon d'eau spiritueuse, le bon oncle, malgré sa goutte, se rend avec toute la vivacité d'un jeune homme auprès de cette pauvre nièce dont le danger lui paraissait si pressant : il ouvre la porte de son appartement..., et il la trouve rayonnante de parure et de beauté. Une lettre était dans une de ses mains, tandis que de l'autre elle tirait avec force le ruban d'une sonnette. Sa physionomie exprimait un sentiment d'impatience mêlé de plaisir. — Eh bon dieu, ma chère Émeline, que vous est-il donc survenu? je craignais réellement qu'il ne vous fût arrivé quelque accident; mais, poursuit le malin vieillard qui, rassuré sur la santé de sa nièce, voulait, en la raillant un peu, se venger de l'inquiétude qu'elle venait de lui causer, mais je m'aperçois qu'il ne s'agit ici que de l'expédition d'une dépêche bien importante sans doute, à en juger par l'empressement que vous mettez à la faire parvenir? — Il est vrai, mon cher oncle, je n'ai pas un instant à perdre; car cette lettre... — Renferme pour le moins un secret d'état; peut-être la découverte d'un complot contre le gouvernement. . . . Il est de la dernière importance de le faire connaître promptement, et vous avez raison d'éprouver autant d'impatience. — Oh non, non, mon oncle, cette lettre... — Oh! je devine, cette lettre est pour le docteur D. . . Une de vos amies se trouve peut-être dangereusement malade, et votre inquiète amitié réclame les soins de ce savant Esculape? Donnez-moi vite votre billet, ma bonne Émeline, je me charge de le faire porter au moment même. — Mais, bon dieu, mon cher oncle, il n'est point question de tout cela; je n'écris ni à un ministre ni à un docteur : cette lettre.... — Eh bien cette lettre? — Cette lettre... elle est pour Ernest. — Pour Ernest, que vous avez vu ce matin ! Quelle affaire, quel intérêt si pressant a pu, dans un si court délai, nécessiter une telle activité de correspondance? — Mon cher oncle, vous allez vous moquer de moi, je le sais; mais je ne puis avoir de secret pour vous : Ernest, vous le savez, ne va pas chez la marquise de B..., où il y a ce soir grande réunion. — Je le sais : eh bien? — Eh bien, quand ma toilette a été terminée, je me suis trouvée si... — Si jolie, dit le bon oncle, et je suis forcé d'en convenir; car vous êtes charmante sous cette nouvelle parure. Eh bien, après? — Désespérée qu'Ernest ne me vît pas aujourd'hui, je lui écrivais que je m'é-

chapperais du salon de M<sup>me</sup>. de B...; que j'irais un instant à l'Opéra, dans la loge de M<sup>me</sup>. de St.-Edme; qu'il fallait absolument qu'il s'y rendît, ayant une chose très-importante à lui communiquer.... — Et cette chose bien importante se bornera à lui prouver que vous êtes ce soir belle à ravir. Mais, ma chère Émeline, ne craignez-vous pas de lui prouver en même tems que vous avez autant de légèreté et de coquetterie que vous avez de charmes? — Oh! mon cher oncle, ce n'est pas à présent qu'Ernest peut me supposer un défaut, attendez pour cela qu'il soit mon mari; mais tandis qu'il n'est encore que mon amant, tous mes caprices lui paraissent des grâces toujours nouvelles... — Attendons, dit le bon oncle en prenant le billet *important* qu'il voulut bien se charger de faire remettre de suite, attendons que l'âge vienne tempérer la frivolité de cette jeune tête, et que l'étourderie de cet aimable caractère ait fait place aux douces vertus dont le germe est dans le cœur de mon Émeline.

La toilette de cette jeune femme était en effet d'un goût délicieux : sa robe, d'un tissu barège de la plus grande beauté, était broché en argent; trois rangs de roques, dont un placé en festons, en formaient la garniture; le corsage coupé en corbeilles; les manches entièrement couvertes de coques. Son turban était composé d'une gaze blanche, chinée en rose et lamée en argent. L'agraffe, d'où sortait le demi-bandeau qui traversait son turban, était en émeraudes, ainsi que le reste de ses bijoux. Comme toilette de grande parure d'été, rien ne pouvait offrir plus de fraîcheur, de légèreté et d'élégance, que nous en présentait le costume de la jeune Émeline.

— Outre les têtes carrées, adoptées pour les chapeaux de gaze, on en voit qui ont la forme d'une corbeille, aux deux extrémités de laquelle se trouvent placés des bouquets de fleurs. D'autres chapeaux en paille de riz ont deux branches de verdure qui tombent de chaque côté sur les brides. Les chapeaux d'étoffe sont la plupart en gros d'été blanc, ayant la passe doublée en couleur bleue, rose, lilas ou jaune. Des coques de rubans ou des nœuds en aile de moulin de deux couleurs forment l'ornement de la tête. Quelques brides flottantes viennent se rattacher sur un des côtés de la taille, où elles se terminent par un gros nœud. — Beaucoup de chapeaux en gaze blanche, forme capote, ont la passe traversée

par des coulisses dans lesquelles se trouvent placés des rubans roses ou bleus. Un autre ruban est passé dans le large ourlet qui borde les nœuds de gaze.

— Les redingotes en soie se ferment sur les côtés par cinq à six gros nœuds en ruban. — On revoit quelques boucles de ceinture placées en arrière.

## LA VOLIÈRE (1).

FONTENELLE a dit qu'il se garderait bien de ridiculiser la plus petite vertu, toute puérile qu'elle pourrait paraître. La Bruyère, au contraire, frappait des traits mordans de la satire tout ce qui ne lui offrait que des faiblesses d'esprit, sans chercher à approfondir si ces mêmes faiblesses ne pouvaient pas un jour conduire à quelques vertus. Ces réflexions se présentaient à ma pensée, en lisant un passage de ce spirituel moraliste, où il dépeint, avec la grâce et la finesse qui caractérisent ses écrits, le ridicule et les inconvéniens qui suivent la manie de soigner une volière et d'élever des oiseaux. Il est impossible de ne pas sourire au tableau qu'il trace de tous les désagrémens qui résultent de ce goût, qui, s'il est poussé à l'excès, devient réellement insupportable pour ceux qui nous entourent, et qui ne le partagent pas. Cependant, je crois qu'il porte en soi un avantage, et qu'il ne s'agit que de modérer ce penchant pour en obtenir un résultat heureux; mais cet avantage ne peut être applicable qu'aux femmes, et je vais chercher à le prouver, en m'appuyant de ma propre expérience.

---

(1) Témoin, il y a quelques jours, d'un petit chagrin qu'éprouva une jeune personne à laquelle on reprochait la perte de tems qu'entraînaient les soins qu'elle donnait à une nouvelle couvée de canaris, nous nous sommes engagées à la défendre contre les plaisanteries que lui adressaient de méchans railleurs, en insérant dans notre feuille un article qui pourrait justifier et faire l'apologie de cet innocent plaisir. Nous tenons notre parole en offrant ce petit morceau; bien qu'il ait été donné dans la Bibliothèque de famille, comme il a été composé par une des rédactrices du petit Courrier, nous croyons pouvoir le présenter à nos lectrices comme une propriété qui leur revient.

Le premier besoin d'une petite fille est d'aimer : il faut qu'elle s'attache, il faut qu'elle s'occupe exclusivement d'un objet. On lui met dans sa première enfance une poupée entre les mains : elle s'en amuse d'abord ; elle la couche, l'habille, la promène ; mais un autre jouet, un autre plaisir se présente-t-il, elle abandonne la petite idole ; elle sait qu'elle la retrouvera, qu'elle ne souffrira pas de sa négligence, et elle se livre sans inquiétude à tout le charme que lui offre un objet nouveau : la pauvre poupée est oubliée pendant des mois entiers, et quelquefois pour toujours. Une petite fille a-t-elle de jolis serins ? elle commence à sentir toute l'importance des soins dont elle est chargée. A son réveil, sa première occupation est de regarder si l'auge et la baignoire sont bien remplies : elle nettoie et sable la cage ; va cueillir du mouton pour en ombrager les treillages : elle jouit du plaisir qu'elle vient de procurer à la petite famille qui, par la vivacité de ses mouvemens et par ses chants joyeux, semble vouloir lui peindre sa reconnaissance. Le printemps arrive, nouveaux soins, nouvelles sollicitudes : la jeune fille prépare le petit panier qui doit recevoir les œufs délicats de ses jolis oiseaux. Elle place çà et là, autour de la cage, quelques brins de mousse et de léger duvet. Elle pourrait bien elle-même disposer ce nid de manière à recevoir la ponte ; mais elle sent que tous ces préparatifs doivent être un plaisir pour la jolie serine : elle ne veut pas lui ôter tous ces petits embarras qui précèdent le bonheur d'être mère, et qui en sont pour ainsi dire une anticipation. Enfin, le premier œuf est déposé ; un second, un troisième le suivent. La jeune fille consulte son livre : *la Volière des Dames* lui indique que vers le treizième ou quatorzième jour les petits seront éclos. Quelle attente ! quel redoublement de zèle elle prodigue au petit couple ailé ! elle compte les heures, les instans ; enfin un matin en arrangeant la cage, elle croit voir entre les ailes de la mère un petit bec rosé ! elle pousse un cri de joie : son espoir n'est pas trompé ; les petits ont brisé leur frêle enveloppe : quelle nouvelle sollicitude pour notre jeune fille ! il faudra veiller au besoin du petit ménage avec bien plus d'attention encore : ces petits êtres sont si faibles ! leur nourriture doit être préparée avec tant de soin ! leur *maisonnette* tenue avec tant de propreté ! L'enfant contracte ainsi l'habitude

d'une surveillance et d'une activité continuelles ; bientôt après, elle observe, avec l'intérêt le plus vif, les soins touchans du père et de la mère ; elle les suit dans tous leurs mouvemens : Ah ! si ces oiseaux aiment tant leurs petits, se dit-elle, que doit être l'affection d'une mère pour son enfant ! Voilà la première pensée que lui inspire le tableau de cette tendresse et de cette vigilance maternelle. En attendant que l'âge lui permette de réfléchir sur toute l'étendue des obligations d'une mère, l'enfant a déjà le sentiment des devoirs que ce titre impose ; elle en pressent toutes les douceurs, et n'en redoute pas les fatigues ; elle s'est déjà en quelque sorte familiarisée avec les embarras d'un ménage ; enfin, je suis tellement convaincue que cet amusement de la première enfance peut contribuer à développer en nous des qualités précieuses, que je crois devoir à ce goût, que j'ai peut-être poussé jusqu'à l'excès, le mérite d'avoir été une bonne mère, et *une bonne femme de ménage* ; et aujourd'hui, soit que cela puisse s'appeler faiblesse ou même manie de vieillesse, j'ai celle de soigner encore une petite volière, et cela par reconnaissance pour les vertus que j'ai exercées dans ma vie : vertus obscures, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins essentielles, et dont mes oiseaux m'avaient, pour ainsi dire, donné l'exemple et la pratique.

D. T.

---

### FRAGMENS D'UNE CHANSON.

Du haut des monts paraît et descend l'ombre,  
 Dieu du sommeil, j'invoque tes pavots ;  
 Sur ma chaumière étends un voile sombre,  
 Mon cœur blessé demande le repos.  
 Rêves légers, que l'espoir fait éclore,  
 Pendant la nuit charment mon avenir ;  
 L'espoir m'échappe au lever de l'aurore :  
 Que ne puis-je toujours dormir ?

Lorsque Morphée a fermé ma paupière,  
 Je vois Plutus m'accorder ses bienfaits.  
 Petit château remplace ma chaumière,  
 L'orgueil jaloux n'y trouve point d'accès ;  
 Mais du malheur, lorsque la voix m'implore,  
 Mon cœur l'entend, et ma main va s'ouvrir ;

Tout disparaît au lever de l'aurore :

Que ne puis-je toujours dormir ?

Mes tristes yeux repoussent la lumière ,

Lise apparaît , je ne suis pas aimé.

Reviens , ô nuit ! reviens douce chimère !

Berce l'amour dont je suis enflammé.

Mensonge heureux , Lise à son tour m'adore !

La volupté semble nous réunir ;

Mon bonheur fuit au lever de l'aurore :

Que ne puis-je toujours dormir ?

Séduit encor par un aimable songe ,

Je vois Thémis abjurer la fureur ;

La vérité triompher du mensonge ;

L'hymen sourire à l'amour moins trompeur.

Les grands moins vains du nom qui les décore ;

De mon pays la discorde s'enfuir ;

Le charme cesse au lever de l'aurore :

Que ne puis-je toujours dormir ?

PINSON, *l'Ermite.*

## VARIÉTÉS.

— UN poète dramatique, gascon, vantait une tragédie en cinq actes, qu'il venait d'achever et qui était, selon lui, un chef-d'œuvre : « Ma pièce, disait-il, est si tragique, que tous » les personnages meurent au troisième acte. — Eh ! quels » sont donc les acteurs des deux autres actes, lui demanda-t- » on ? — Les ombres de ceux que j'ai tués au troisième, ré- » pondit-il. »

— Brizard eut de bonne heure les cheveux blancs, et par une cause semblable à celle qui blanchit la tête de Lemierre ; c'est-à-dire une violente émotion ; mais celle de Brizard eut plus de durée, elle lui donna le triste avantage de jouer en perfection sur la scène française les rôles de vieillard.

Il s'était embarqué sur le Rhône. Ce fleuve resserré par les constructions du pont St.-Esprit, passe avec la rapidité d'un torrent sous l'arche de ce pont. Tous les voyageurs descendent ordinairement à quelque distance, et font à pied sur le rivage un trajet au bout duquel ils remontent avec sécurité dans le bateau qu'ils ont été forcés d'abandonner au caprice de la vague. Brizard, malgré les instances des passagers et du ba-

telier, ne veut point sortir du frêle esquif. Il y reste et bientôt on le voit disparaître sous le pont, tandis que le bateau, après avoir heurté le pilier violemment, est jeté sur la plage, Brizard avait eu la présence d'esprit de saisir au passage un des anneaux fixés dans les piliers, et restait là suspendu, voyant passer sous ses pieds le Rhône qui mugissait et le couvrait d'écume, il y demeura plusieurs heures, et l'on eut beaucoup de peine à le tirer de ce danger. Il en fut quitte pour la couleur de ses cheveux qui devinrent d'une blancheur éblouissante.

## THEÂTRES.

### VARIÉTÉS.

Première représentation de *l'Enfant de Paris*, vaudeville en un acte.

EN voyant arriver en scène des balayeurs de ruisseaux, un amateur des Variétés, mais qui n'est pas amateur de tous les personnages ignobles dont ce théâtre nous fait passer en revue le caractère, les mœurs et le ton, s'écriait avec une expression de plaisir: « Grâce au ciel! il ne leur reste plus à exploiter que la classe des chiffonniers, et quand on aura été » rassasié par les tableaux les plus grossiers des maximes et du » langage de la dernière lie du peuple, nos spirituels auteurs » seront forcés d'exercer leur verve piquante sur des sujets » plus en rapport avec les goûts et le caractère des habitués » de ce théâtre. » Cependant on est forcé de convenir qu'on ne peut avoir mauvais ton avec plus d'esprit. Les couplets de *l'Enfant de Paris* ne laissent rien à désirer aux amateurs de grosse gaîté. Tiercelin, Brunet, Vernet, Lepeintre et Odry se sont encore surpassés dans les caricatures populaires que présente cette nouvelle production qui a droit de rivaliser avec le *Coin de Rue*, les *Cuisinières*, etc. Les auteurs nommés et demandés à l'unanimité sont MM. Francis et Gabriel.

*A ce Numéro est jointe la planche 139.*